

David Michie

LE
CORGI DE
LA REINE
D'ANGLETERRE



Par l'auteur de la série best-seller

Le Chat du dalai-lama

LE D U C . S
P R A T I Q U E



Suivez les aventures de Nelson, jeune corgi qui vient tout juste d'entrer à la cour royale ! Alors qu'il fait ses premiers pas au sein du palais, il s'adapte peu à peu à cet univers fascinant, riche en découvertes. Au contact de la Reine et de ses nombreux visiteurs, il va se faire sa propre vision du monde qui l'entoure. L'occasion pour lui de se rendre compte que nous sommes tous reliés et que c'est en donnant que nous recevons le plus.

Une initiation ludique et romanesque à une véritable philosophie de vie, source de sagesse.

LE LIVRE BEST-SELLER D'UN ADORABLE CHIEN QUI VOUS RÉVÈLE LES SECRETS DU BONHEUR

David Michie est spécialiste du bouddhisme et de la méditation de pleine conscience. Il donne des conférences sur ces sujets dans le monde entier. Il est l'auteur de la série best-seller *Le Chat du dalaï-lama*.



ISBN : 979-10-285-1866-0



17 euros
Prix TTC France

LE D U C . S
P R A T I Q U E

Rayon :
Développement personnel

LES LECTEURS EN PARLENT !

« David Michie donne la parole aux corgis de la Reine. C'est une histoire qui se lit rapidement et avec plaisir, où l'on découvre les petits secrets de Sa Majesté, mais aussi d'une femme humaine et tolérante. J'ai été surprise par le message donné dans le livre, déjà du point de vue des corgis, notamment Nelson qui apprend de ses forces et faiblesses ; mais aussi à travers les nombreuses aventures, les rencontres et les leçons de vie. »

Marie, de @marieatoutprixhappy

« J'ai adoré ce livre, il en ressort beaucoup de sagesse. On s'attache aux personnages notamment à Nelson et Winston les principaux acteurs de ce livre. Je le conseille vivement. »

Laetitia, de @be.ide

« Les leçons de vies à propos de la richesse intérieure, du bonheur, des énergies et de la conscience sont des valeurs de développement personnel importantes. Les retrouver à travers le regard de ces deux petits chiens si sensibles est assez émouvant ! »

Alex, de @alex.holystic.blog

« J'ai trouvé ce livre original, surprenant et même assez intéressant. Ce que j'ai le plus aimé, ce sont les petites leçons de vie disséminées au fil des pages. Il y a une vraie morale derrière les scènes de la vie de chien royal. »

Jessica, de @soprettylittlethings

LE CORGI DE LA REINE D'ANGLETERRE

« Drôle, pétillant et délicieusement décalé... *So british* en somme ! »

Carol-Anne, de @bbtiz

« Ce roman nous surprend dès les premières pages par son narrateur qui n'est d'autre que Nelson, le corgi de la Reine, et sa conscience ! Nous partageons un quotidien original au cœur de la famille royale. Nelson et ses compagnons sont des personnages attachants qui ne cessent de nous attendrir par leur simplicité et leur raisonnement profond sur le sens de la vie ou la spiritualité. »

Marie, de @troublebibliomane

« Ce roman a été pour moi une expérience très surprenante et inhabituelle. C'est un roman léger, agréable à lire avec une dimension humoristique et spirituelle. On y aborde subtilement les thèmes de la transmission, de l'expérience, de la conscience et plus généralement celui de l'énergie. »

Alena, de @yogalenaparis

LE CORGI
DE LA REINE
D'ANGLETERRE

DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS LEDUC.S

Le Chat du dalaï-lama, tome 1, 2017.

Le Chat du dalaï-lama et l'art de ronronner, tome 2, 2018.

Le Chat du dalaï-lama et le pouvoir du miaou, tome 3, 2019.

Celle qui parlait avec les chats, 2019.

Le Chat du dalaï-lama et les 4 secrets de la sagesse, 2020.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Œuvre originale : *The Queen's Corgi: on purpose* by Davie Michie

© Mosaic Reputation Management Pty Ltd

La présente édition est publiée par :

© 2020 Leduc.s Éditions,

Traduction : Marion McGuinness

Maquette : Patrick Leleux PAO

Correction : Anne-Lise Martin

Design de couverture : Antartik

Illustration de couverture : Adobe Stock

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon,

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1866-0

David Michie

LE CORGI
DE LA REINE
D'ANGLETERRE

Traduit de l'anglais par Marion McGuinness

L E D U C . S
P R A T I Q U E

Les chiens savent parler, mais seulement à
ceux qui savent écouter.

Orhan Pamuk, *Mon nom est Rouge**

* Roman turc, *Benim adim Kırmızı*, traduit en français par Gilles Authier, Gallimard, Paris, 2001.

Prologue

Ce livre est écrit par décret royal.
Enfin, en quelque sorte.

Tout commença le jour de l'année que je préfère : le premier de la visite estivale annuelle de la Reine au château de Balmoral, en Écosse. Nous, les trois corgis royaux, étions vraiment très impatients.

La veille, nous avons fait le voyage depuis Windsor avec le personnel de maison, et étions arrivés trop tard pour voir la Reine, qui s'était déjà retirée dans ses appartements pour la nuit. Toujours enfermés dans une arrière-cuisine lorsque la famille était partie pour la messe ce matin-là, nous en fûmes libérés quelques minutes avant l'heure prévue de leur retour.

Nous parcourûmes le rez-de-chaussée en nous délectant des éclaboussures de soleil sur le sol et de nos cachettes préférées. Devant les cheminées, nous reniflions les tapis sur lesquels nous avons passé de si nombreuses et heureuses soirées, nous réchauffant les poils à la chaleur des feux de bois. Nous fourrions notre truffe dans des recoins à moitié

oubliés et la levions avec curiosité vers les fenêtres, inhalant les fragrances d'ajoncs et de bruyère, autant de souvenirs de promenades champêtres des étés passés.

Winston, plus âgé que la Reine elle-même – du moins, en années de chien –, se dirigea avec une hâte inhabituelle vers l'atelier de dessin : le lieu de sa découverte la plus fascinante à ce jour. C'est en effet derrière une bergère en cuir qu'il avait découvert, cinq ans plus tôt, une assiette de vol-au-vent de homard, totalement intacte et abandonnée. Il avait dévoré le casse-croûte en quelques minutes. Peu importe le nombre de fois qu'il était revenu là en vain, chaque fois qu'il prenait la direction de cette pièce, le souvenir de cette glorieuse trouvaille illuminait ses traits grisonnants.

Pendant ce temps, Margaret trotta dans les couloirs, les oreilles dressées et le regard alerte. À cause d'un instinct grégaire plus prononcé que chez la plupart des corgis royaux et de son exigence de service absolu, elle était particulièrement attentive au personnel. Comme tous les employés de la maison royale en étaient douloureusement conscients, la plus petite erreur ou le moindre retard risquait de provoquer une morsure d'avertissement à la cheville.

Je retrouvai rapidement mon chemin vers la grande baie vitrée de la salle à manger et sautai sur le large rebord de fenêtre, qui recouvert de coussins en tartan, donnait sur un coin du jardin. Douze mois auparavant, il avait été le coin préféré de Football. Au fil des ans, je m'étais lié d'amitié avec le grand chat à la robe marmelade, résident permanent de Balmoral. Je balayai le paysage des yeux, mais ne vis aucun signe de lui.

Le bruit des pas du service de sécurité se dirigeant vers l'entrée principale nous fit accourir tous les trois aussi vite que nos courtes pattes le permettaient, depuis différentes parties du château. La porte d'entrée s'ouvrit et nous restions là, admirant le convoi de voitures si familier s'approcher du château avant de ralentir et s'arrêter gracieusement. Nous dévalâmes les quelques marches. Quelle que soit la voiture dans laquelle la Reine se trouvait, notre instinct canin nous y menait toujours inmanquablement.

Vous vous demandez peut-être ce qu'on ressent en présence de la Reine. Après avoir vu des millions d'images d'elle à la télévision ou dans les journaux, croisé son profil sur des billets de banque, des pièces de monnaie ou des timbres, c'est tout à fait logique de souhaiter savoir ce que ça fait de rencontrer une des personnes les plus célèbres du monde, en chair et en os.

Eh bien, cher co-sujet, permettez-moi de vous éclairer. Quand on rencontre la Reine, elle est très exactement comme on s'y attend – en apparence, tout du moins. Mais elle possède une autre qualité qui prend la plupart des gens par surprise. Une qualité qu'aucune caméra de télévision ne peut capturer, et que très peu de journalistes, maintenus à distance derrière des barrières omniprésentes, n'ont eu la chance de découvrir. Vous voyez, la vocation de la Reine est telle que, où qu'elle aille, elle porte en elle l'attente presque tangible que votre souhait le plus profond, comme le sien, soit de servir un intérêt qui nous dépasse.

Dire que la plupart des gens sont pris au dépourvu par cette sensation serait un euphémisme. S'attendant à de la retenue et de la distance de la part de Sa Majesté, lorsqu'ils rencontrent sa douce, mais ferme attente de bienveillance,

ils se retrouvent à souhaiter – peut-être à leur propre surprise – être la meilleure version d'eux-mêmes possible. Agir en accord avec leurs plus grands idéaux. J'ai vu de nombreuses personnes tellement déconcertées par cette invitation muette à faire jaillir leur propre nature qu'elles en sont submergées par l'émotion.

— Bonjour, mes petits ! nous accueillit la Reine ce jour-là en sortant de la voiture.

Winston et Margaret étaient des corgis Pembroke à la robe rouge et blanche, quand j'avais la particularité d'une mantelure sable. Nous nous précipitâmes à ses pieds, nos queues remuant frénétiquement.

Nous étions aussi excités de sentir ses mains gantées nous caresser le cou qu'elle semblait ravie de nous voir après plus de vingt-quatre heures de séparation.

Peu après, toute la famille se dirigeait vers l'intérieur.

— Une très belle messe, lança la Reine alors que tous avançaient vers le salon.

— Kenneth a toujours quelque chose de pertinent à dire, acquiesça Camilla.

— Devant l'église, c'était un peu inquiétant, observa Charles. Combien y avait-il donc de journalistes ?

Tirant sur le lobe de son oreille, il posait la question sur le même ton que s'il parlait d'une troublante infestation de pucerons dans sa roseraie à Highgrove.

— Deux fois plus que l'année dernière, répondit William.

— Il y en a de plus en plus, concéda la Reine, avec une pointe d'inquiétude.

Si elle appréciait tant ces visites en Écosse, c'était notamment parce qu'elles lui permettaient de s'éloigner des

indiscrétions des téléobjectifs et des microphones longue portée.

Tandis que Sa Majesté s'asseyait sur un canapé, Philip prit place près d'elle, ses gestes lents. Il se tourna vers elle, une expression de protection féroce sur le visage, les lèvres tremblantes.

— Foutus journalistes !

— L'un d'eux a appelé Kate pour lui demander une interview, annonça William.

— Quel culot ! pesta Charles.

L'église du village voisin de Crathie était traditionnellement un lieu préservé des photos, les journalistes étaient censés garder leurs distances.

Alors que le reste de la famille s'installait, le personnel apporta du thé et des scones.

— Je ne les laisserai pas gâcher mes vacances, décida Anne. Je vais tout simplement les ignorer.

Les réactions autour d'elles laissèrent entendre que c'était un conseil qu'ils auraient du mal à suivre.

— Ils ne partiront pas, Grand-Maman.

Contrairement aux autres membres de la famille, Harry était assis sur le sol et massait les oreilles de Margaret qui l'observait béatement.

— À moins, poursuivit-il, que vous ne leur donniez quelque chose.

La Reine, tout comme Margaret, avait toujours eu un faible pour Harry, le considérant comme un représentant de la jeune génération.

— Et qu'est-ce que cela pourrait bien être ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas vraiment. Il faudrait trouver une idée.

Kate hocha la tête :

— Quelque chose sans risque, et léger. Parfait pour l'été.

— Comme « D'où vient votre T-shirt ? » plaisanta William.

— Et... « est-ce qu'il est fabriqué en Grande-Bretagne ? »

Tous les jeunes présents entonnèrent ces derniers mots en chœur, ayant appris à leurs dépens la fureur provoquée par l'achat d'articles confectionnés en dehors du Royaume-Uni – ou du Commonwealth au moins.

— C'est vraiment dommage que les médias s'obstinent à courir après ces inepties, réitéra Charles. Ne serait-il pas merveilleux que les journaux fassent davantage pour partager des histoires et des idées profondes ? Des choses qui pourraient aider les gens à mener une vie plus riche de sens ?

La Reine lui jeta un regard incertain.

— C'est un objectif bien délicat que de les persuader de se détourner de la terreur et du futile. Chacun de nous ici a déjà essayé.

Me redressant en équilibre sur mon arrière-train, je suppliai Kate du regard. En matière de scones, elle était facile à corrompre.

Un ange passa tandis que toute la famille regardait dans ma direction. Avant que Kate ne s'exclame :

— Eh bien, pas tous les membres de la famille !

— Idée géniale ! la félicita Harry.

Puis, répondant à la perplexité des membres plus âgés de la famille royale, il déclara :

— Proposons aux médias une histoire sur les corgis royaux. Des vidéos, des photos. Quelques mots sur leur personnalité. Ensuite, ils pourront partir en vacances, et nous laisser tranquilles.

William haussa un sourcil.

— Ça vaut la peine de tenter le coup.

— Nous pourrions même faire en sorte que l'un des corgis raconte quelque chose de profond, rit Harry, en essayant de convaincre son père.

— Je suis sûr que Winston aurait beaucoup à dire s'il ne se laissait pas distraire si aisément, répondit Charles, amusé.

Harry fit une grimace et souffla :

— Vol-au-vent !

La famille éclata de rire.

— Tu peux oublier Margaret, dit Anne. Si on la laissait faire, ils finiraient tous avec les chevilles en sang.

À cet instant, Sa Majesté, qui n'avait pas encore commenté l'idée, remarqua :

— Il faudrait que ce soit Nelson. Il a toujours été le plus diplomate de tous les corgis.

Comprenant que ma tentative pour arracher un scone à la duchesse Kate resterait vaine – elle n'allait pas oser devant la Reine – je me laissai retomber à terre avant de me diriger vers Sa Majesté.

— Peut-être pourrais-tu dire quelque chose de profond, sur le sens de la vie, de notre part à tous ? proposa la Reine en me regardant dans les yeux.

— Après la vie qu'il a menée, observa Kate, il pourrait écrire un livre entier.

— Splendide idée, répondit la reine en souriant. *Le Corgi de la reine d'Angleterre* ! Tout le monde adorerait le lire.

Et donc, métaphoriquement parlant, la balle était lancée. En repensant à cette conversation lors des glorieux jours suivants, je prenais peu à peu conscience de la pertinence de l'observation de Kate. Ce fut l'une de ces exceptionnelles semaines où je ne me trouvais pas nez à cheville – voire museau à entrejambe – avec les plus grandes célébrités du monde du show-biz, des arts, des sports et de la spiritualité. Rares étaient les politiciens, pop stars ou philosophes parmi les plus éminents du monde qui n'aient été, à un moment donné, présentés à la Reine. Je les avais tous reniflés, et j'avais même uriné sur quelques-uns, mais ne gâchons donc pas ce premier chapitre en mentionnant les démons qui peuvent envahir un chien.

Non seulement j'avais rencontré une gamme d'êtres humains très diverse et bigarrée, ainsi qu'un grand nombre de rabat-joie, mais j'avais également été témoin de rencontres extraordinaires que la plupart des gens ne connaîtront jamais. J'avais écouté les points de vue intéressants des conseillers spéciaux, les meilleurs des meilleurs, que Sa Majesté consulte.

De plus, il me semblait que les informations incessantes sur la famille royale, que ce soit à la télévision, dans la presse, les films ou même les livres avaient un étrange point commun : elles ne montraient jamais que ce que l'œil humain voyait. Où était la perspective du chien ? Le compte rendu en direct de sous le bureau ? Ce que les gens découvriraient de la Reine, du point de vue de son plus diplomatique corgi gallois Pembroke, s'avérerait, je n'en doutais pas une seconde, rafraîchissant et différent.

DAVID MICHIE

Nous voilà donc embarqués, vous et moi, dans ce voyage ensemble. Un voyage rempli d'arômes mystérieux, de minuscules queues qui remuent et d'une autre chose dont je suis censé me souvenir. Qu'est-ce que c'était déjà ? Ah, oui – le sens de la vie.

Quel est le sens de tout cela ? se demandent parfois les gens. Les couronnes et les châteaux. Le faste et les grandes pompes. Pourquoi s'en soucier ? Qui ça intéresse ? Comment la famille royale peut-elle participer à l'accroissement du bonheur humain – et, ne l'oublions pas, du bonheur canin, félin et autre bonheur en -in ?

Peut-être que les réponses à certaines de ces questions seront révélées au fil des pages suivantes.

Peut-être pas.

Mais je suis sûr d'une chose, mon cher co-sujet : ce n'est pas un hasard si vous tenez ce livre entre vos mains.

Chapitre 1

Dès mes tout premiers jours de vie, j'avais entendu parler d'un endroit appelé « la remise ».

Au début, je n'avais aucune idée du lieu où elle se trouvait. Mais les très rares fois où les Grimsley parlaient de moi... il était question de « la remise ». Et même si j'étais un chiot de quelques semaines seulement, je savais instinctivement que c'était un endroit où des choses terribles se passaient.

Je suis né dans la plus grande humilité, sous l'évier de la cuisine dans une maison mitoyenne exiguë de Slough, ville au nord de Windsor. Le plus jeune d'une portée de cinq chiots, et beaucoup plus petit que les autres, je me suis vite retrouvé en compétition pour obtenir un peu de place et d'attention, non seulement avec mes frères et sœurs immédiats, qui partageaient un panier dans la carcasse de ce qui avait été un placard de cuisine, mais aussi avec deux portées plus âgées et plus robustes nées d'autres mères de la maison. En tout, nous étions plus de vingt. Ce n'était pas une compétition équitable. Ma taille jouait contre moi,

tout comme mon oreille droite qui, au lieu de se tenir bien droite, était tout affaissée. Alors que j'étais en quête de la même affection que celle que les Grimsley accordaient aux autres chiots, il me semblait qu'à cause de mon oreille anormale, je ne pouvais être aimé.

Dans le chaos rudimentaire des boîtes de pizza vides et des canettes de bière Foster écrasées, du linge sale et de l'odeur forte et pugnace du hareng fumé, la maison était complètement abandonnée aux corgis. Nous étions partout : sous le plan de travail de la cuisine, où les portes des placards avaient été démontées pour créer des niches, blottis derrière les canapés du salon ou tétant et grattant sous le lit des Grimsley.

Les rares fois où j'attirais l'attention de Mme Grimsley, elle me pointait de sa cigarette, dégoûtée.

— Il ne tient toujours pas droit, disait-elle en soupirant et en recrachant une volute de fumée âcre.

M. Grimsley, un très grand homme en bleu de travail usé, aux yeux azur délavé, me fixait dans un silence de mort.

— Va falloir que tu emmènes ça dans la remise, disait Mme Grimsley.

— Laisse-lui le temps, répondait M. Grimsley. Peut-être qu'il est juste un peu en retard.

— Ça a toujours été ton problème, Reg, rétorqua Mme Grimsley, cassante. T'es trop doux. Un gâchis de croquettes, voilà ce que c'est.

Aucun des corgis ne savait exactement ce qui se passait dans la remise. D'autres chiens y avaient été emmenés dans le passé – tous porteurs d'un défaut ou d'une anomalie. La seule chose dont on était sûr, c'est qu'une fois qu'un corgi

passait le seuil de la remise, personne ne le revoyait jamais plus.

Le samedi matin, les Grimsley étaient transformés, M. Grimsley arrivant en bas le premier, après avoir enfilé un costume sombre, suivi par Mme Grimsley, maigre comme un crayon, tout en blondeur et en rouge à lèvres, parlant d'une voix réservée au Club canin.

— Tarquin et Annabelle sont dans la voiture ? demandait-elle. Avec leur collier de défilé ? Où est le pedigree de Tudor ?

Pour tous les chiens, cela annonçait une longue journée agitée à l'intérieur, suivie d'une soirée encore plus longue à attendre que les Grimsley rentrent, d'un quelconque comté, en passant souvent d'abord au pub local, *The Crown*. Étant petit et vulnérable, j'évitais généralement les galipettes et les bagarres des autres corgis, ne m'aventurant hors du placard de la cuisine que dans la présence rassurante de mon frère aîné, Jasper.

— Dépêche-toi, Numéro Cinq, insistait-il en remuant la tête (j'étais le seul corgi de la maison sans nom). Faut qu'on aille mâchouiller la lessive de la semaine !

Aux premières heures du jour, le dimanche matin, Mme Grimsley franchissait la porte d'entrée en titubant, M. Grimsley trébuchait derrière elle dans son immense costume noir qui ressemblait plus à une tente, et Tarquin et Annabelle se faufilaient derrière eux, épuisés par une journée entière coincés en cage et en voiture.

— Est-ce que tu n'adores pas les corgis ?!

Mme Grimsley s'affalait sur une chaise, sortait des billets de banque de son sac à main et les lançait en l'air

pour qu'ils voltigent, comme des confettis, tout autour d'elle.

— Huit cents livres ! Et sept autres chiots vendus. Oh, Annabelle, ma petite chérie ! s'attendrissait-elle, la bichonnant comme elle ne le faisait jamais pour moi. Quelle merveille tu es !

Un par un, lorsque les chiots atteignaient un certain âge, ils étaient emmenés pour rencontrer leurs nouveaux propriétaires dans le parc voisin. Les Grimsley évitaient de recevoir des acheteurs chez eux, la porte étant difficile d'accès à cause des deux Morris Minors qui rouillaient, les jantes posées sur des briques, dans l'allée. Les voitures pourrissaient là d'aussi loin qu'on s'en souvienne, attendant le jour où M. Grimsley se mettrait enfin à les restaurer dans toute leur gloire passée.

Les rares fois où la venue d'un visiteur ne pouvait être empêchée, j'étais enfermé à la hâte dans le débarras à l'étage.

— Ça ruinerait notre réputation, disait Mme Grimsley, si quelqu'un voyait ça, avec son oreille. On ne peut pas laisser les gens penser que nous élevons des bâtards.

Il n'existait pas pire condamnation pour un chien que d'être traité de « bâtard », comme les Grimsley nommaient les chiens de pedigree incertain – des mélanges de ceci et de cela.

Au fil des semaines, Mme Grimsley promena de plus en plus de chiots plus âgés au parc, revenant seule, une laisse inutilisée enroulée autour d'une main et un portefeuille gonflé dans l'autre. Puis mes propres frères et sœurs immédiats furent vendus aussi. Le cadre de vie autrefois exigu sous l'évier de la cuisine devint étrange-

ment spacieux, l'écrasement rassurant des corps moins flagrant.

Comme je devenais de plus en plus visible, je me trouvais sans cesse le sujet de la même conversation sinistre. La demande de Mme Grimsley de m'emmener dans la remise devint de plus en plus pressante. M. Grimsley arrêta de répondre que j'étais juste un peu en retard.

— Je vais m'en occuper, lui promettait-il, l'air sombre.

Un jour, je me tournai vers Jasper et lui demandai ce qu'il voulait dire par là.

— Difficile à dire, Numéro Cinq, mais à ta place, je ne m'en ferais pas, me répondit-il en détournant les yeux. Selon notre mère, il dit qu'il va s'occuper des deux Morris Minors depuis l'époque de nos arrière-grands-parents.

Je savais que Jasper essayait de me reconforter. Pourtant, je sentais son inquiétude.

Et Mme Grimsley ne lâchait pas l'affaire. La situation atteignit un tournant historique l'après-midi où elle revint seule du parc, après avoir emmené Jasper lui-même, la laisse enroulée dans une main et une enveloppe dans l'autre. J'avais compris ce qui s'était passé, mais continuais à fixer bêtement la porte d'entrée comme si j'allais réussir, on ne sait comment, à faire revenir mon grand frère. Finalement, je levai les yeux. Mme Grimsley me fixait, une expression de froide détermination sur le visage.

— Ça suffit, Reg ! cria-t-elle à son mari, qui descendait les escaliers. Tu vas devoir emmener ça dans la remise.

— Mais...

— Tu as assez fait traîner, insista-t-elle. Aujourd'hui !

— J'allais partir là...

— Tout de suite !

— D'accord, céda-t-il, balayant l'air de ses bras lourds en signe de reddition. D'accord. Quand je reviens du pub.

— Je te ferai tenir ta promesse.

De retour dans le placard sous l'évier de la cuisine, je m'affalai, dans la tristesse la plus totale. Même si c'était difficile d'être un corgi rachitique et mal-aimé dans une maison remplie de chiens à pedigree aux yeux brillants, et adorés, je préférais encore rester là où j'étais plutôt que de devoir affronter l'horreur inconnue au fond du jardin.

Mme Grimsley regardait son feuilleton dans le salon quand on frappa à la porte.

— Qui est-ce ? lança-t-elle à travers le couloir.

— Je viens pour un corgi ! répondit une voix de femme claire et autoritaire.

— Attendez une minute.

Comme j'étais dans la cuisine, Mme Grimsley veilla à bien en fermer la porte avant d'aller saluer son invitée.

— J'ai entendu dire que vous aviez peut-être un chiot à vendre.

— Ils sont tous partis, interrompit prestement Mme Grimsley. Je peux vous mettre sur liste d'attente. Nous attendons une portée pour le mois prochain.

— Ce chiot en particulier, reprit l'autre femme, a une oreille tombante.

Mme Grimsley combla le silence d'une grande inspiration.

— Je ne sais pas où vous avez entendu ça, dit-elle d'une voix enfumée. Le pedigree de nos corgis est impeccable.

— J'en suis certaine.

L'autre femme semblait totalement indifférente à sa réaction.

— Nous n'élevons pas de dégénérés, insista Mme Grimsley.

— Une oreille tombante n'est un problème que si vous avez l'intention d'exposer le chien. Nous n'avons pas de tels projets.

— Je ne sais pas d'où sort cette histoire saugrenue.

— De M. Grimsley, en fait. Au pub.

— Foutu crétin, cria Mme Grimsley d'une voix qui n'était pas celle réservée au Club canin.

— Écoutez, répliqua l'autre femme sur un ton ferme. Je vous paierai mille livres pour ce chiot.

Le calme qui suivit ne dura pas et très vite j'entendis le bruit des pas qui s'approchaient. La porte de la cuisine s'ouvrit. Pour la première fois depuis ma naissance, Mme Grimsley vint me chercher.

— C'est en fait notre petit chouchou, roucoula-t-elle d'une voix qu'elle n'avait jamais utilisée auparavant avec moi – celle qu'elle ne prenait que pour câliner ses préférés.

Lorsqu'elle se tourna, je me trouvai face au visage aimable d'une très belle femme d'une trentaine d'années. Je redressai les oreilles – enfin, la gauche et la moitié de la droite.

— Bien, fit la femme plongeant la main dans son sac à main pour en sortir une liasse de billets neufs et bien rangés qu'elle tendit.

Mme Grimsley ne jeta qu'un coup d'œil rapide aux billets avant de les saisir dans sa main droite et de me pousser dans les bras de la femme.

— Promettez-moi de ne pas dire où vous l'avez eu, exigea-t-elle, d'une voix rauque de fumeuse.